

drea Ritzos e datazione a poco dopo il 1500); M. Restle, *Zur Baugeschichte der Georgskirche zu Azra (Mit vier Tafeln)* (storia costruttiva — in particolare delle varie riedificazioni della cupola — su ricognizione in luogo, della chiesa fondata nel 515 in onore di San Giorgio Martire: tipo rettangolare esternamente, ma con *naós* centrale ottagonale, come Sergio e Bacco a Costantinopoli); P. W. Schienerl, *Reliquiar und Ziegenbalg. Zur Typologie von Amulettenbehältnissen aus dem Sahararaum (Mit zwei Tafeln)* (i contenitori di amuleti scritti in uso presso i Mauri e i Tuareg sono sostanzialmente di due tipi: uno quadrato di origine tardoantica che ripete la forma di un foglio di pergamena, l'altro trapezoidale che si richiama ai contenitori d'acqua di pelle di capra, oggetto indispensabile per i nomadi del deserto); W. Seibt, *Das Reliquiarkreuz des Leon «Damokranites», πατήριος και δομέστικος τῆς Δύσεως (Mit vier Tafeln)* (croce-reliquiario dell'inizio dell'XI secolo acquistata nel 1977 dal Musée d'Art ed d'Histoire di Ginevra. Reca un'iscrizione di Leone «Damokranites», soprannome del toponimo fra Costantinopoli e Selimbria, sede di una chiesa in onore dell'arcangelo Michele. Si tratta forse di una cuspidi di uno stendardo). 11) *Musica* Chr. Hannik, *Zur Metrik des Kontakion* (si dimostra la necessità di conoscere e valutare l'aspetto musicale del *κοντάκιον* per poterne dare un'edizione attendibile dal punto di vista della metrica. Pesanti critiche alle edizioni di Romano il Melode di Maas-Trypanis e di Grosdidier de Matons, inferiori da questo punto di vista a quella del Tomadakes); G. Wolfram, *Ein neu miertes Exapostelion Anastasimon Konstantins VII (Mit einer Tafel)* (si tratta del cod. Ochrid 53).

Il libro è molto curato dal punto di vista tipografico e redazionale (una minima svista a p. 258, nota 53) ed è corredato da un indice delle tavole, con indicazione della provenienza di ciascuna. La qualità non esaltante di parte dei contributi si spiega ovviamente col loro carattere occasionale.

(C. M. MAZZUCCHI)

I. KALAVREZOU-MAXEINER, *Byzantine Icons in Steatite*. I, *Text*; II, *Plates*, «Byzantina Vindobonensia», Band XV/1/2. Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Wien 1985. Due voll. di pp. 252, con 4 tav. a colori e 96 in b.n.

Si tratta di un *corpus* dei bassorilievi bizantini in steatite, ovvero pietra saponaria, piccole icone ad uso domestico o personale (come amuleti), i cui esemplari più antichi risalgono al X secolo. La fragilità del materiale (le lastre incise, di spessore di

circa un centimetro, tendono a creparsi, mentre le figure in rilievo sono spesso consunte a causa della scarsa durezza del minerale) ha indubbiamente consentito soltanto una sopravvivenza assai limitata di questi oggetti. Perdita della quale — a giudicare dalla qualità degli esemplari rimasti — non c'è da dolersi troppo. Il tipo preferito di steatite — chiamata dai Bizantini *ἀμίαντος λίθος*; Manuele File dedica una poesia a un'icona di questo genere — era quello di color verde e senza impurità; i soggetti più comuni sono i santi militari (Teodoro, Giorgio, Demetrio), la Vergine col Bambino, le dodici principali feste liturgiche (sono le placche più grandi — quella di Toledo è di cm. 30,6 × 23 — divise in dodici riquadri). Una delle icone più belle ed elaborate è una *Dormizione* della Madonna del X secolo conservata a Vienna. Il volume consiste di cinque capitoli, il primo sul materiale, il secondo sull'esecuzione dei rilievi, il terzo sulla tipologia dei soggetti, il quarto sulle notizie di età classica e bizantina sulla steatite ed il suo impiego, il quinto e maggiore dedicato alla descrizione e al commento dei 174 pezzi; segue un'Appendice in cui sono enumerati oggetti posteriori al periodo bizantino o troppo mal ridotti per poter essere valutati. Un indice dei nomi e delle cose chiude il primo tomo dell'opera. La benemerita autrice, che non manca di ringraziare a pp. 15/16, oltre ai Musei e alle Istituzioni, ben 25 persone, si sforza alle pp. 17-26 di difendere la «sua» steatite contro le «pretese» dell'avorio: bisogna però osservare che, se da un lato esistono brutti avori e icone in steatite discretamente lavorate, è indubbio che l'avorio era un materiale più prezioso della pietra saponaria.

(C. M. MAZZUCCHI)

A. BECK, *Le Jeu des Vierges du manuscrit Paris B. N. Lat. 1139*, «Revue Romanesque», XIX (1984), 2, pp. 245-283.

Cet article résume l'essentiel d'un «mémoire» de licence présenté à l'Université de Fribourg (Suisse): il s'attache à l'examen du texte de quelque 87 lignes du *Sponsus*, première dramatisation de caractère religieux connue, dans la littérature française, où apparaît non seulement le latin mais également des passages remarquables en langue vulgaire. Le *Jeu des Vierges*, mieux connu sous le titre de *Sponsus*, a suscité de très nombreuses études, aussi bien linguistiques, philologiques que musicologiques; l'examen paléographique et la description codicologique les plus récentes sont l'oeuvre de Guy de Poerck (dans «Scriptorium», XXIII (1969), pp. 298-312, et dans «Travaux de linguistique et de lit-

térature», 7, 1, 1969, pp. 219-236) et il n'existe pas moins d'une trentaine d'éditions, il est vrai de valeur fort inégale, depuis celle de François Raynouard en 1817 jusqu'à la remarquable édition de D'Arco Silvio Avalle (*Dramma delle Vergini prudenti e delle Vergini stolte*, Testo letterario a cura di D'Arco Silvio Avalle, Testo musicale a cura di R. Monterosso, Milano/Napoli 1965). Dans L'état présent de la question, l'auteur résume très succinctement les problèmes posés par ce jeu et conclut: «Tandis que les recherches sur le manuscrit et la langue vulgaire ont apporté des résultats satisfaisants, les problèmes du découpage du texte et de la place liturgique du jeu sont restés controversés» (p. 247).

Dans la seconde partie, consacrée au texte (Version originale et traduction littérale) (pp. 247-256), les citations du texte reposent sur l'excellente édition d'Avalle. Alfons Beck discute quelques lectures du texte du manuscrit unique de la fin du XI<sup>e</sup> siècle qui provient de l'abbaye de Saint-Martial de Limoges (Paris, B. N. Lat. 1139), par exemple, v. 12 *aiset* préféré à la variante *eiset* donnée par Avalle ou encore, v. 29 *negligunter* du manuscrit pour *negligenter* de l'éditeur. La traduction, en français, ne diverge que très peu de celles qui l'ont précédée, sauf au vers 20 (...) *gablet e laidenjet* «Il fut battu, raillé et injurié», alors que Lucien-Paul Thomas (1951) traduisait par «bafoué, outragé» et D'Arco Silvio Avalle (1965) par «deriso ed oltraggiato», pris comme intération synonymique. La partie la plus originale de ce travail est incontestablement la troisième, consacrée à l'analyse du Jeu: la confrontation du texte avec ses sources — la parabole biblique et le contexte théologique du Moyen Age — et l'analyse du *Sponsus* conduisent A. Beck à considérer les dix premiers vers comme un *versus* à part. Il constate une différence entre la conception théologique des vers 1-10 et celle du reste du Jeu, que personne n'avait relevée avant lui. Cette particularité théologique importante mise à jour avait, en effet, échappé aux nombreux philologues qui ont étudié ce *Jeu des Vierges* dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette première partie se distingue de la suite (v. 11-87) quant à sa conception théologique, à sa disposition dramatique, ainsi qu'à sa versification et à sa mélodie.

La théologie adoptée dans les premiers dix vers pour parler du Sauveur est très paulinienne: le passage *Adest sponsus* présente le Christ/Epoux qui vient d'arriver (v. 1) et qui, en tant que Sauveur, libère les hommes, par sa mort sur la croix, du péché originel (v. 3-8) et des péchés en général (v. 9-10). «Du seul point de vue théologique, on n'a pas besoin de la parabole des dix vierges (Mt 25, 1-12) pour comprendre et situer ces vers» (p. 262). L'auteur propose donc une nouvelle conclusion: «Les

vers 1-10 forment une poésie religieuse à part. (...) Ces vers supposent que le récitant a déjà fait l'expérience de la rédemption, ce qui, dans le jeu, n'est possible qu'à la fin. Ni le récitant ni le destinataire de ce passage ne sont identiques à des personnages du jeu. En plus, la mélodie et la versification de l'*Adest sponsus* font penser à un texte plus ancien que le jeu des vierges» (p. 272). «Aussi est-il raisonnable de proposer un nouveau découpage du texte et de considérer comme jeu des vierges tout ce qui se trouve entre la rubrique PRVDENTES (f<sup>o</sup> 53 v<sup>o</sup> 1.7) et la didascalie MODO VENIANT DEMONES ET PRECIPITENTVR IN INFERNVN (f<sup>o</sup> 55 v<sup>o</sup> 1.7), à savoir le texte qui commence par *Oiet, virgines*. Les v. 11-87 forment un jeu entier» (p. 273). Dans cette dernière partie, les refrains et la strophe *De nostr'oli queret nos a doner?* (v. 63-66) sont le fruit d'un remaniement, ils ont été ajoutés, selon A. Beck, au jeu primitif, lui-même déjà bilingue, probablement en même temps que la mélodie qui a certainement été composée en vue du texte que nous possédons — jeu élargi —. Il s'agit d'un jeu bref et simple, mais qui révèle une volonté nette de dramatisation et de mise en scène. Le jeu primitif, bilingue, devait être structuré de la façon suivante: après une exposition de la situation initiale, faite par Gabriel, il y a succession de trois demandes toutes refusées, par les vierges sages, par les marchands et par le Christ / Epoux qui condamne les vierges folles à l'enfer. L'auteur souligne la remarquable unité en ce qui concerne la suite et l'enchaînement des épisodes, renforcée par la métrique dans le premier stade de notre jeu; celui-ci sera élargi par une réponse des vierges sages en langue vulgaire (v. 63 et suivants), par les refrains et par un texte musical. La musique garantit l'unité de ce nouveau texte en ce qui concerne l'exposition et les première et seconde demandes; quant à la partie finale, c'est-à-dire la troisième demande, la mélodie manque. Le remanieur a peut-être voulu rendre le jeu plus compréhensible à un public qui ne parlait plus le latin; dans le jeu élargi, tous les personnages s'expriment, en partie du moins, en langue vulgaire, mais de plus, la vision de la parabole biblique diffère: la notion du sommeil, introduite par le remanieur, n'est pas incompatible avec l'interprétation du jeu primitif. En effet, le manque d'huile et le sommeil évoquent tous deux un état dépourvu de grâce qui empêche l'accueil des vierges folles. En juxtaposant deux aveux de la faute, le remanieur a exploité deux possibilités que lui offraient les interprétations allégoriques de la parabole des dix vierges.

En relevant cette divergence doctrinale considérable entre les dix vers initiaux et le reste du *Jeu des Vierges*, l'étude d'Alfons Beck suscite un grand

intérêt et appuie la thèse de Guy de Poerck qui se fonde sur des critères purement formels pour séparer les vers 1-10 du *Jeu des Vierges* proprement dit.

(M. C. GÉRARD-ZAI)

*Il Papa ed il Sovrano. Gregorio VII ed Enrico IV nella lotta per le investiture*, a cura di G. M. CANTARELLA - D. TUNIZ, «Facciamo parlare i protagonisti», 1, Europa, Novara 1985. Un vol. di pp. 258.

«Facciamo parlare i protagonisti» continua idealmente la collana «Le origini: storie e cronache» già pubblicata in collaborazione dall'Europa e dalla Jaca Book. Identica la scansione della materia (un saggio introduttivo e di commento ai testi, che, presentati in traduzione, costituiscono la seconda parte del volume); la responsabilità editoriale è però ora assunta dalla sola casa novarese, dove, del resto, era nata l'iniziativa.

Si propone in questo caso uno dei temi più significativi e conosciuti della storia medievale europea: viene infatti individuato nello scontro tra Gregorio VII ed Enrico IV, l'inizio di quel periodo di lotte, che ebbe nell'episodio di Canossa forse il suo momento più drammatico.

Opportunamente il titolo mette in rilievo più che il nome dei due personaggi, la funzione ed il ruolo che l'uno e l'altro rivestirono: in effetti essi diedero inizio ad un conflitto, che avrebbe trascorso e superato le loro pur rilevanti personalità, coinvolgendo il significato stesso dei termini che definivano il loro compito, modificando l'insieme di idee cui rimandavano e favorendo una trasformazione imprevedibile della società, dei rapporti di potere e del modo di rappresentarli.

Quando Gregorio VII nella sinodo quaresimale del 1076 scomunicò il sovrano, compì un atto per molti aspetti inaudito. Nella figura dell'imperatore cristiano venivano infatti a fondersi gli antichi attributi della regalità, propri della cultura germanica, e la tradizione biblica, con particolare risalto per quella vetero-testamentaria.

La *renovatio imperii* di Carlo Magno univa questi elementi in una sintesi particolare ed originale, punto di forza dell'idea di regalità, ma si caratterizzava per una pericolosa ambiguità. Come ha dimostrato il Tabacco sulla figura dell'imperatore convergevano gli interessi di una aristocrazia di nobili-guerrieri, l'apparato militare, e di una aristocrazia di nobili-sacerdoti, evangelizzatori ed elaboratori di un sistema in grado di favorire l'unità concettuale e religiosa dei popoli dell'impero.

Questa ambiguità sopravvisse con gli Ottoni: men-

tre si formava una nuova aristocrazia feudale, la dinastia imperiale chiedeva ai vescovi di riconoscerne che quei diritti di cui essi godevano (e che in realtà non avrebbe potuto efficacemente contestare) erano diritti di natura regale, rappresentati dal bastone e dall'anello che nell'atto dell'investitura l'imperatore consegnava al vescovo. Si stabiliva in questo modo una reciproca alleanza tra vescovi ed imperatore, un'alleanza che avrebbe potuto coinvolgere in modo definitivo anche il vescovo di Roma: l'universalismo del successore di Pietro avrebbe potuto accordarsi con quello dell'impero. La strada che i Papi imboccarono fu però diversa.

L'elezione di Ildebrando di Soana nel 1073 aprì una fase del tutto nuova nei rapporti tra le massime istituzioni dell'epoca. La lotta, che divampò improvvisa e resistette duratura nel corso di un cinquantennio, aveva trovato impreparati i contendenti, almeno sul piano di una compiuta teorizzazione. Entrambe le parti perciò dovettero forgiare nuove elaborazioni e proporre modelli culturali, che legittimassero le rispettive posizioni.

Il saggio del Cantarella, che introduce la raccolta di testi riferiti in particolare a quelle elaborazioni, ripercorre innanzitutto con grande efficacia lo svolgersi degli eventi sopra accennati, individuando una prima fruttuosa griglia di lettura attorno al concetto di regalità, così come si era organizzato e proposto nel corso dell'Alto medioevo. In seguito puntuali ed attenti risultano l'analisi ed il commento delle fonti, raggruppate sotto i significativi titoli di sezione: «le certezze del papa» e «le ragioni dell'imperatore». Viene in molti casi messa in luce la tessitura del testo, nel rimando alla memoria letteraria e più sovente biblica, che lo ispira; si ricordano la funzione per cui è concepito, il pubblico cui è destinato. Il Cantarella rammenta opportunamente l'intraducibilità di alcuni termini e la necessità di entrare in contatto con un mondo, un abito mentale, una realtà culturale che non sono certo quelli contemporanei. Solo in quest'ottica si può comprendere come, la soluzione proposta da Goffredo di Vendôme (il riconoscimento della separazione tra potere sacramentale e potere temporale), riportata tra le fonti, soluzione che al lettore moderno può apparire ovvia, fu invece l'esito di un processo lento e contrastato, di una vera «rivoluzione di idee». L'idea stessa di un impero universale era destinata a tramontare: i trattati di Ugo di Fleury e dell'Anonimo normanno, scritti a legittimazione della dinastia inglese, attribuiscono ad un re quei valori ideali e quelle prerogative, che erano state proprie del solo imperatore.

Nel 1122 il concordato di Worms sancì la fine del confronto: la Chiesa di Roma si era liberata della tutela dell'imperatore ed aveva ottenuto il ricono-